

LE LAURÉAT DU PRIX CANSON 2010



Pentateuque – 2010 – Encre sur papier – 28,2 x 21 cm



Poulper – 2010 – Encre sur papier – 28,2 x 21 cm



Ecoreuil – 2010 – Encre sur papier – 21 x 28,2 cm



FABIEN MÉRELLE VU PAR GÉRARD GAROUSTE

Fabien est quelqu'un qui n'est pas pris dans des histoires de mode. Son travail est très personnel. On voit qu'il cherche au fin fond de lui-même des choses qui n'appartiennent qu'à lui. C'est ce qui me paraît le plus important. A cause du marché de l'art, les artistes ont tendance à se laisser influencer et produire des choses qui vont dans le sens du marché. Souvent, derrière un artiste, il y a un pays et l'art devient un alibi pour mettre en valeur le pays. Il y a les artistes chinois, russes, américains... Fabien est en dehors des modes et j'en suis ravi.

RENCONTRE AVEC FABIEN MÉRELLE

Il aime le rêve et les contraintes, le papier Canson et son pyjama, Little Nemo et les oreilles d'éléphant. Rencontre avec Fabien Mérelle, jeune dessinateur, au style quasi maniaque et onirique, lauréat du Prix Canson 2010.

Pourquoi dessinez-vous ?

J'ai 28 ans, j'ai toujours dessiné, c'est mon moyen de communication privilégié. Je suis sorti des Beaux-arts de Paris en 2006, j'ai décroché ma première expo, puis je suis allé en résidence pendant un an à la Casa de Velázquez, à Madrid, l'équivalent de la Villa Medici. Depuis, je dessine tous les jours de 9h à 20h, c'est une nécessité.

Dans vos dessins, ce personnage récurrent, éternellement en pyjama, vous ressemble beaucoup ?

C'est moi et je me représente toujours avec mon pyjama. Cela vient d'une contrainte très simple. Quand je suis sorti des Beaux-arts, je n'avais pas d'atelier. Je travaillais dans mon salon et je restais en pyjama toute la journée. Comme je n'avais pas envie d'enjoliver les choses, je me suis représenté en pyjama. Après, on m'a parlé de Little Nemo...

Devant vos dessins, on découvre que vous racontez une histoire, malgré le petit format, à chaque fois entre rêve et réalité ?

C'est mon but, mon défi, raconter une histoire. Ma feuille est une scène, un théâtre. L'équivalent en littérature serait

une nouvelle, et sûrement pas un roman. Quelque chose de court, mais de très dense. Pendant les Beaux-arts, lors d'un échange, je suis allé vivre quatre mois en Chine. Je me suis alors retrouvé seul dans un immeuble en construction. Complètement seul dans cette grande tour... Toutes mes phobies d'enfance sont revenues. Je me suis mis en scène pour la première fois dans mes dessins et je me suis moqué de mes phobies, de mes peurs mythologiques. Depuis, je continue à me mettre en scène pour raconter mon quotidien, mes rêves, ou les petits événements qui jalonnent mes journées.

Parlons de votre trait, incroyablement précis, au-delà du réalisme.

Mon dessin est pulsionnel. Mon désir part le plus souvent d'un détail. Pour un dessin avec un gros éléphant, tout est parti de l'oreille. Je voulais absolument dessiner une oreille d'éléphant ! Je n'arrive pas à bien dessiner si le désir n'est pas là. Le détail va me servir de charpente pour le reste. Ce réalisme, je veux qu'il me permette de faire des choses complètement irréalistes. Qu'il me permette, par exemple, de parler avec mon grand-père qui n'est plus de ce monde, ou de voler sur le dos d'un écoreuil géant...

Comment procédez-vous ?

Mon travail est une espèce de copier/coller. Je prends des choses à droite ou à gauche. Avec mon iPhone, je photographie des choses ou des gens dans la rue : une femme, un SDF, une foule, des moutons sur un banc... Puis, j'essaie de me réapproprier les choses, la réalité. Je n'ai jamais été satisfait par un

dessin dans ma vie, mais à un moment, il faut que j'arrête. Sinon, je les reprendrais encore et toujours. Le volume d'une hanche, le pli d'un pantalon... Le fait de travailler sur plusieurs dessins en même temps me permet de lâcher prise et d'abandonner un dessin. Cela m'arrive souvent d'aller trop loin dans les détails et de gâcher un dessin. Il vaut mieux en dire pas assez que trop.

Quelle est votre technique ?

J'utilise un papier Canson très fin, le premier papier, un papier de croquis qui ne me permet pas de poser de lavis, ni de la matière. Pour la couleur, je suis obligé de passer par l'ordinateur. Je fais donc des tâches de couleur avec ma palette graphique, mais il n'y a pas de détail. Puis, j'imprime ce « patron » coloré et je commence le dessin à ce moment-là en rajoutant tous les détails avec des encres de couleur. Je crois que j'aime beaucoup partir d'une contrainte et aller jusqu'au bout...

Un prix, c'est important ?

Quand je reçois un prix, je me dis que - peut-être - je n'ai pas tort de faire ce que je fais, qu'il faut que je continue. Le but n'est pas le prix, je dois continuer à travailler ; c'est un encouragement. Que cela soit un Prix Canson, c'est très drôle. Tous les artistes que je rencontre me conseillent de changer de papier. Moi, j'essaie d'aller au bout de cette contrainte, de garder ce papier qui me rappelle mon enfance et donne de la force à mon propos.

Propos recueillis par Marc Godin